

Jean-Jacques JESPERS, Professeur à l'Université Libre de Bruxelles

Photos: François TEFNIN



L'EXPOSÉ DU MOIS(S)

✓ **Quel a été votre parcours scolaire?**

Jean-Jacques JESPERS: Mon père considérant qu'il fallait avoir connu les différents réseaux d'enseignement, j'ai effectué ma scolarité primaire dans l'enseignement libre et au secondaire, j'ai fait mes études à l'Athénée d'Ixelles. Ensuite, j'ai commencé l'économie mais bien vite, je me suis aperçu que cela ne me convenait pas. Après une discussion avec mon père, j'ai recommencé en droit en faisant deux années en une; je suis ainsi devenu docteur en droit. Pendant mes études secondaires déjà, j'avais des activités parascolaires dont j'ai tiré au moins autant de profit que mes études. Je me suis ainsi occupé de différentes revues, notamment, de 1968 à 1972, Mai, qui entendait concilier la contestation radicale de mai 68 avec l'action politique. Tout ceci m'a amené à entreprendre deux années d'études complémentaires en journalisme.

✓ **Vous êtes ensuite entré dans la vie professionnelle...**

JJJ: En même temps que je terminais mes études, j'ai passé et réussi l'examen d'entrée à la RTBF. C'était une épreuve exigeante. À la RTBF, j'ai exercé tous les métiers du journalisme: revues de presse, billets, éditoriaux, enquêtes, reportages, animation de débats... pendant 33 ans.

✓ **Quel meilleur souvenir gardez-vous de votre passage à la RTBF?**

JJJ: Incontestablement, l'émission "Jours de guerre". De 1989 à 1995, nous avons réalisé cette émission mensuelle, qui est même devenue quotidienne pour évoquer la campagne de 18 jours en 1990 et l'offensive des Alliés en Belgique en septembre 1994. En fait, j'avais pris le train de l'émission en marche car j'ai dû remplacer Jacques COGNIAUX, qui venait de décéder.

✓ **Qu'est-ce qui vous a intéressé dans cette expérience?**

JJJ: Le travail diversifié que cela demandait: la recherche documentaire, celle de témoins, les interviews... Non seulement il s'agissait d'une évocation historique, mais cette émission, qui avait réussi à se créer son auditoire, constituait également un bon spectacle, en plus d'une œuvre de mémoire, un patrimoine légué aux générations futures. C'est pour moi le rôle essentiel des émissions historiques, trop peu nombreuses dans le paysage médiatique actuel.

✓ **Qu'avez-vous appris lors de cette expérience?**

JJJ: J'avais un double rôle: celui d'animer une équipe et d'assurer la cohérence du projet - étant donné la grande diversité des talents mis en œuvre -, d'une part, et celui de confectionner des séquences comme les autres membres de l'équipe, d'autre part.

Je suis en général mal à l'aise dans une position de direction mais là, ce ne fut pas le cas parce que tout le monde était passionné par le même objectif. Il faut dire que je ne me bornais pas seulement à organiser le travail; j'étais aussi dedans, ce qui est fondamental. Dans le travail de production intellectuelle, on occupe une position plus favorable si on n'est pas seulement un coordonnateur mais aussi un acteur. Je faisais ma part du boulot. J'étais ainsi légitimé dans mon rapport avec les autres.

✓ **Avez-vous un autre souvenir important?**

JJJ: Je citerai l'émission "Autant savoir" où j'exerçais une fonction de coordination rédactionnelle mais en faisant également ma part du boulot. Dans un travail comme celui-là, qui fait appel à la créativité et au talent de chacun, il est important de travailler dans une ambiance de fraternité entre pairs. J'aime bien la notion de *primus inter pares*, qui convient à un milieu comme celui des médias: l'autorité y est très mal acceptée si elle ne s'appuie pas sur des valeurs partagées.

✓ **Comment êtes-vous devenu enseignant?**

JJJ: Un peu par hasard. Trois ans après être entré à la RTBF, un de mes confrères, qui enseignait à l'Institut pour journalistes organisé par l'Association de la Presse, m'a demandé de donner un cours sur le journalisme radio et les agences de presse. L'idée de partager et échanger des savoirs m'a accroché, d'autant

que les étudiants de ces "cours du soir" avaient déjà une inscription sociale et professionnelle. En 1980, à la suite du décès de Marthe DUMON qui donnait le cours de journalisme audiovisuel à l'ULB, j'ai posé ma candidature et été engagé. Dans mon optique, ce cours doit servir non seulement à former de bons professionnels, mais aussi à les faire réfléchir sur le rôle de l'information télévisée et sur ses effets induits. Il ne suffit pas de bien communiquer, comme le pensent trop souvent les étudiants qui entreprennent ces études. Depuis le début, j'ai toujours voulu inciter à cette réflexion sur la responsabilité sociale du journaliste, sur sa déontologie, mais aussi sur les objectifs de l'information: sont-ils exclusivement économiques ou sont-ils aussi culturels? Les deux sont indissociables, évidemment, mais ces dernières années, les médias se placent de plus en plus sous l'empire de l'objectif économique. La responsabilité des enseignants dans ce domaine est donc accrue.

✓ **Il s'agit d'une éducation aux médias...**

JJJ: C'est indispensable, non seulement pour les étudiants du niveau universitaire, mais aussi et peut-être surtout au secondaire et au fondamental. Au niveau des enseignants, il y a souvent une confusion entre éducation aux médias et éducation par les médias. Il faut donner aux enseignants des instruments analytiques pour leur permettre d'apprendre aux élèves à lire, regarder, écouter autrement. En regardant un JT aujourd'hui, on s'aperçoit que l'objectif poursuivi, ce n'est pas seulement de nous apporter de l'information, mais aussi - voire d'abord - de nous faire adhérer au média, de nous donner envie de continuer à le regarder, de nous en donner une image positive, de faire le marketing de la chaîne... même à travers un JT.

✓ **Est-il possible de ne pas le faire?**

JJJ: On est évidemment dans une situation de compétition très dure, et chaque auditeur gagné est un franc dans l'escarcelle de la chaîne...

✓ **Il y a moyen de sortir de cette logique?**

JJJ: Je n'en sais rien, mais il est intéressant de mettre en lumière que, contrairement à ce qu'on pourrait penser, la fonction première de l'information est une fonction de reliance, de fidélisation... comme pour toutes les émissions. En outre, le JT est peut-être la seule production culturelle dans laquelle se retrouvent les Wallons et les Bruxellois. Or, son sommaire est de plus en plus investi par des sujets très "fédérateurs": la fête des rois, les premières neiges, la St-Valentin... On ne trouve rien, dans ces sujets, qui nous aide vraiment à mieux comprendre le monde dans lequel on vit...

✓ **Vous avez récemment accru votre charge d'enseignant...**

JJJ: Depuis aout 2003, je suis titulaire d'une chaire à temps plein à l'ULB. Je vais donner plusieurs cours: déontologie, lecture critique des productions média-

tiques, journalisme télévisé et méthodologie générale de la collecte et du traitement des sources journalistiques. Ces enseignements, axés sur la profession de journaliste, s'effectuent surtout à travers des exercices où l'on peut faire émerger des réflexions sur le métier. J'axe tout mon travail sur cette réflexion.

✓ **Priorité au fond sur la forme?**

JJJ: Je dirais plutôt: priorité à la manière de structurer le récit, l'investigation... Toute forme de récit du réel suppose un investissement personnel, subjectif. On dit qu'il faut être objectif. C'est évident qu'il faut être impartial, essayer de ne pas dissimuler certains éléments d'un dossier, mais il y a toujours une part de subjectivité. À partir du moment où je raconte quelque chose, c'est moi qui le raconte; c'est moi qui suis là, la chose n'est pas là. Vous êtes constamment en train de faire des évaluations, même sans vous en rendre compte: par le choix des mots, des images, des sons...

✓ **Quelle est votre ambition de professeur?**

JJJ: De faire percevoir aux futurs journalistes qu'ils ont une responsabilité morale, sociale, politique par rapport au fonctionnement démocratique de la société.

✓ **À quoi voit-on qu'on a réussi?**

JJJ: Ça, c'est plus difficile... Parfois, on l'observe longtemps après, quand on voit des anciens exercer leur métier dans un certain esprit et conscients de certains enjeux. Un autre indice, c'est d'entendre parfois que les stagiaires de l'ULB sont perçus comme des "emmerdeurs" qui posent et se posent "trop de questions"...

✓ **Dans cet esprit, qu'est-ce qu'une bonne interview?**

JJJ: Ce serait celle où l'on a constamment à l'esprit qu'il s'agit d'une conversation à trois et non à deux, et que le principal interlocuteur - le lecteur, le spectateur, l'auditeur - n'est pas là. C'est donc une manière de faire émerger un savoir intéressant pour cette troisième personne. En fait, l'interviewer joue le rôle de mandataire, d'interprète de l'interrogation de la personne absente; il se met à la place du tiers. Mais en même temps, l'interviewer doit être à l'écoute des réponses pour rebondir, pour déceler les contradictions, pour mettre l'interviewé un peu en difficulté, en déstabilisation... C'est quand même du choc des idées que jaillit la lumière. Il faut mettre l'interviewé sur la sellette, lui opposer les objections d'un adversaire potentiel et voir comment il se défend.

✓ **Qu'auriez-vous à dire au lecteur - absent - à propos de l'école, à partir de votre regard?**

JJJ: Le métier d'enseignant est sans doute un des plus difficiles, et plus on descend dans les classes d'âge, plus c'est difficile. Je trouve invraisemblable que le métier d'instituteur maternel ne soit pas plus valorisé

que celui de prof d'université, qui est plus facile puisqu'on a affaire à des adultes dont on comprend les mécanismes; avec les enfants, cela demande des connaissances psychologiques, pédagogiques bien plus importantes et une implication personnelle bien plus forte.

Il me semble que la difficulté consiste à établir à la fois un rapport de personne à personne sans pour autant se placer dans un rapport de fusion. Les rôles doivent être clairement établis, mais dans le cadre d'un respect partagé. On a vu cela dans l'enquête d'"Autant savoir" sur les conseils de participation: plus on respecte l'élève en tant que personne - bien sûr, pas dans tout ce qu'il demande mais en tant qu'interlocuteur qui a quelque chose à dire -, plus on reçoit du respect en retour.

La deuxième chose difficile, c'est de faire émerger dans la personnalité du jeune, quel que soit son âge, ce qui est original, personnel, sa propre richesse qui est parfois cachée... Certains enseignants y réussissent très bien. C'est encore plus difficile à l'adolescence. Mon père disait toujours: "L'adolescence, c'est une période qu'il faut confier à des spécialistes!". C'est peut-être pour cela qu'on mettait les jeunes dans des pensionnats.

✓ **Les deux difficultés mentionnées sont communes aux enseignants et aux journalistes...**

JJJ: Tout à fait! Il faut faire émerger la vérité cachée mais en même temps, il y a aussi une fonction de transmission des savoirs. Mais transmettre des savoirs, cela devrait se faire davantage sous la forme d'un échange, d'un dialogue socratique pour faire découvrir ou aider à trouver plutôt que d'asséner. C'est d'ailleurs - du moins en théorie - le courant actuel de la pédagogie. Quand on se retrouve dans les conditions de l'école réelle, il y a parfois loin de la coupe aux lèvres.

✓ **Qu'est-ce qui distingue finalement un journaliste d'un enseignant?**

JJJ: À l'intérieur de tout journaliste conscient de son rôle et qui fait son métier avec passion, il y a un enseignant qui sommeille: il apprend et essaie de faire partager des savoirs, de faire émerger la vérité... Mais malheureusement, dans les médias, on observe de plus en plus une tendance qui consiste non pas à apporter aux gens des connaissances, mais à les brosser dans le sens du poil, leur apporter des satisfactions, des sentiments, des affects...

✓ **"Ca va se savoir" supplante "Autant savoir"?**

JJJ: J'espère que ce cauchemar ne se réalisera jamais! Heureusement, il y a encore des journalistes qui travaillent autrement... Même si, dans les médias dominants, consommés par un large public, il s'agit

de plus en plus d'apporter des satisfactions symboliques et des émotions.

"Si professionnellement, je ne faisais pas ce que je fais, j'aurais aimé être..."

... linguiste ou historien.

"L'auteur littéraire ou l'artiste qui m'attire le plus, c'est..."

... Milan KUNDERA, parce que c'est quelqu'un d'extrêmement sobre qui réussit à synthétiser, dans des récits et des personnages très simples, toutes les contradictions de la société contemporaine, toutes les crises sociales, individuelles. C'est un peu le VOLTAIRE du 20^e siècle... et en plus, c'est le prénom de mon plus jeune fils!

"Le personnage historique pour lequel j'ai le plus d'admiration, c'est..."

... le déserteur ou Bartholomé de LAS CASAS (1474-1566, dominicain, compagnon de voyage de Christophe COLOMB; il dénonça l'esclavage imposé aux Indiens par les conquistadores). Pourquoi n'est-il pas canonisé, lui?

"Le trait de personnalité le plus important chez un enseignant, c'est..."

... l'art du partage.

"Si je devais conseiller un jeune par rapport à son orientation, une contre-indication que je verrais pour l'enseignement, ce serait..."

... d'en faire un choix négatif, de choisir une orientation parce qu'on ne veut - ou parce qu'on ne peut - rien faire d'autre.

"Si j'étais ministre de l'éducation, la première mesure que je prendrais, ce serait..."

... de donner l'autonomie pédagogique aux établissements scolaires.

"Le livre qui a le plus influencé ma carrière, c'est..."

... plutôt un auteur: Jean LACOUTURE, un modèle du journaliste-enquêteur-biographe... avec une position à la fois critique de témoin et d'acteur.

"Dans toutes les écoles, on devrait installer..."

... un studio, une radio... quelque chose qui permet de donner un débouché au travail créatif en matière de langage. Bien souvent, les élèves ne s'adressent qu'au prof... ■

